

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le Big Trip Home

Jean Charbonneau

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32201ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charbonneau, J. (1994). *Le Big Trip Home*. *Liberté*, 36(4), 73–80.

JEAN CHARBONNEAU

LE BIG TRIP HOME

Nous nous étions mariés quelques mois auparavant. Elle s'appelait Marie. Une femme superbe, intelligente, sensible, et tout. J'étais passionnément amoureux, comme jamais je ne l'avais été auparavant. Elle venait d'une toute petite ville de la Virginie, et c'est par un concours de circonstances dont je vous fais grâce qu'elle s'était retrouvée à Montréal pour étudier la médecine. Nous avions les mêmes cours à l'université, nous sommes tombés amoureux et avons décidé de nous marier. Nous en avions envie. Tout s'est déroulé si rapidement que je n'avais pas eu encore l'occasion de rencontrer ses parents. Nous avons conversé quelques fois au téléphone, et c'était tout. Ils étaient un peu étonnés, je crois, par le cours rapide des événements, mais nous écrivaient qu'ils avaient confiance dans le jugement de leur fille et avaient très hâte de faire ma connaissance. J'avais affaire à du bon monde, me semblait-il. L'année académique prit fin, et Marie et moi avons réussi à obtenir deux semaines de congé avant notre stage d'été à l'hôpital. C'était l'occasion toute désignée pour faire le *Big Trip Home*.

Il faut compter deux jours de train pour se rendre jusqu'à Richmond : une bagatelle. Nous avons réservé un wagon-lit et y sommes demeurés presque tout le trajet, à faire l'amour et à dormir, ne nous levant que

pour manger un morceau au wagon-restaurant. C'était le voyage de noces que nous n'avions pas encore eu le temps de faire.

Le père de ma femme nous attendait dans le stationnement de la gare. « C'est toujours là qu'il m'attend, dit Marie, il déteste les foules sur le quai. » Elle lui a sauté au cou comme une petite fille en s'écriant : « *Daddy !* » Puis nous avons été présentés. Il m'a serré fermement la main en me disant : « *Please to meet you, son* ». Il était plus vieux que je ne l'avais imaginé, beaucoup plus que mon propre père en tout cas. Par contre, il n'avait pas du tout l'air fragile. C'était un de ces grands et maigres vieillards, tout en nerfs, énergique. Ses mains étaient immenses et rugueuses, celles d'un homme qui a travaillé fort toute sa vie. Il portait l'inévitable casquette de baseball et une chemise à carreaux, et conduisait un pick-up. En le voyant avaler d'une traite sa bière avant de démarrer, je me suis souvenu que Marie avait fait allusion, une fois ou deux, à l'alcoolisme de son père. Nous avons une heure de route devant nous, et le trajet s'effectua sans histoire, le bonhomme ne semblant pas ivre du tout. Arrivé à la maison, j'ai entendu aboyer : les chiens de chasse de mon beau-père confinés dans un enclos situé derrière la grange, m'a-t-on informé.

La mère de Marie avait l'air un peu moins âgée que son époux, et était elle aussi très maigre. Elle prit ma main avec chaleur et m'a embrassé sur la bouche, ce qui m'a un peu étonné. Nous avons entré nos valises et sommes passés à la cuisine pour prendre le café et discuter. C'était une maison incroyable, meublée dans le plus mauvais goût possible, avec plein de bibelots accrochés aux murs, posés sur des étagères, sur les meubles, partout. L'art kitsch dans sa phase délirante.

La mère parlait sans arrêt. Elle racontait des histoires sur les gens du coin. Des potins qui ne me disaient rien,

puisqu'il s'agissait d'inconnus, au contraire de ma femme, à la fois intéressée et amusée. Puis les deux sœurs de Marie, l'une divorcée, l'autre veuve, ont fait leur apparition, accompagnées de leurs enfants. Cent quarante-huit soldats américains furent tués durant la guerre du Golfe, et il avait fallu que le mari de l'aînée fût un de ceux-là. Pire, il n'était pas mort au front, mais dans un bête accident de la route, en Arabie Saoudite. Quand le bon Dieu décide que ton tour arrive, il arrive, a philosophé ma belle-mère, avec toute la famille qui opinait. Quant à l'ex-époux de la cadette, il s'était éclipsé un beau matin pour ne plus revenir ; pas un mot n'a été prononcé sur son compte, et j'ai évité d'aborder le sujet. J'ai eu droit à une série de questions de la part de mes belles-sœurs, qui s'esclaffaient pour un rien et trouvaient mon accent *charming*. Le bonhomme, lui, ne disait rien. Il buvait bière sur bière. Moi, je me suis tenu au café jusqu'au milieu de l'après-midi, puis j'ai bu de la bière aussi. Même chose pour les femmes d'ailleurs. Les enfants jouaient dehors, on les entendait pousser des cris aigus. J'étais un peu dérouté par cet environnement inhabituel, mais j'adorais ça. J'avais de la difficulté à imaginer que Marie fût née et eût grandi ici.

Vers cinq heures, les femmes ont annoncé qu'elles allaient préparer le souper, et mon beau-père et moi sommes passés au salon. Une fois assis, il me demanda à brûle-pourpoint si j'aimais la chasse. La pièce était remplie d'animaux empaillés, et des armes à feu de tous genres étaient exposées dans une armoire vitrée. J'ai répondu que j'allais chasser avec mon père et mes oncles quand j'étais enfant, que je savais manier un fusil, qu'on avait dit alors que cela m'était naturel, mais que cela faisait maintenant une quinzaine d'années que je n'avais pas touché à une arme à feu. Tout cela était vrai, mais je ne sais pas trop pour quelle raison je le lui racontais.

Parce que j'avais peur qu'un silence lourd s'installe entre nous, peut-être, ou parce que je voulais me faire accepter de lui. Son visage s'est illuminé, et il s'est mis à me parler de la chasse, sa grande passion, de ses chiens, deux beagles merveilleux, des faisans qu'on peut chasser sur la terre d'un de ses amis des environs qui les élève à cette fin. Puis il m'a proposé d'aller à la chasse aux faisans avec lui le lendemain matin. Je sentais venir l'invitation depuis un bon moment déjà, je m'en voulais de ne pas avoir fermé ma grande gueule, et j'ai failli refuser. Mais je ne voulais pas le décevoir, et j'ai accepté. Le vieux avait l'air très content.

Les femmes nous ont appelés de la cuisine, et nous nous sommes attablés. Le repas était riche et abondant, de la vraie nourriture américaine. À un moment du repas, mon beau-père a annoncé que lui et moi allions à la chasse le lendemain matin. Marie a protesté, et ma belle-mère a rétorqué que ça n'était pas raisonnable, que je venais d'arriver, que je devais être mort de fatigue après un voyage en train de deux jours. En souriant, j'ai répondu que je ne me sentais pas trop fatigué, que ça allait. Le bonhomme, lui, n'a rien dit, et son mutisme a clos la discussion.

Le soir, à l'heure du coucher, dans notre lit étroit mais douillet, Marie dit :

— Tu es sûr de vouloir faire ça ? Tu n'es pas obligé, tu sais.

— Faire quoi ? ai-je répondu avec un sourire niais.

— T'as fini ? Tu sais bien de quoi je parle, grand innocent.

Elle riait.

— Je suis pas obligé, je sais bien. Mais je vais y aller. J'allais à la chasse avec mon père quand j'étais petit. Je sais manier un fusil. Je tirais sur des cibles et toutes sortes d'objets, des cannettes de bière, des récipients de

plastique et d'autres trucs du genre que l'on trouve dans notre belle nature. Et ça a tellement l'air de faire plaisir à ton père.

— Tu aimes la chasse ? Cela m'étonne.

— En fait, non, pas vraiment. Pas du tout, même. Je n'y suis pas allé depuis une éternité. Et mon père a vendu tous ses fusils. Mais, bon, je veux faire plaisir à ton père.

Marie n'a rien ajouté. J'imagine qu'elle appréciait mon geste. Elle m'a pris dans ses bras et nous nous sommes embrassés longuement. Pas question de faire l'amour sous le toit de ses parents, par contre. Marie s'est vite endormie, et moi je suis resté couché dans le noir à penser à la journée bien remplie que je venais de vivre, et à la partie de chasse que je devrais me taper le lendemain. J'appréhendais grandement l'affaire.

Quelques trop courtes heures plus tard, on frappait à la porte de la chambre, et Marie me poussa dans les côtes en me disant que je devais me lever. Le lit était tiède et ma femme nue contre moi. J'aurais donné ma main droite pour ne pas avoir à me lever, mais je n'avais pas le choix. La mère de Marie était déjà debout et préparait le petit déjeuner. Elle m'accueillit avec un grand sourire. J'ai bu le café en essayant d'enlever les toiles d'araignée devant mes yeux.

Le jour se levait à peine lorsque nous sommes arrivés à destination après un trajet d'une quinzaine de minutes. Le sol et les arbres bordant la route étaient trempés. C'était un grand champ hérissé de quelques buissons au bout duquel se trouvait un bosquet. Mon beau-père avait fait descendre les beagles de la boîte du pick-up en les excitant : « *Come on boys ! Come on !* » Les chiens battaient les hautes herbes et les buissons avec une grande fébrilité. Il faisait froid. J'étais transi. Il y avait très longtemps que je ne m'étais retrouvé en rase cam-

pagne, et je me demandais ce que j'y faisais, surtout avec ce 12 dans les mains. Pour mon beau-père c'était sérieux. Il épiait autour de lui, prêt à réagir à toute éventualité. Moi, je pensais à Marie couchée nue dans le lit tiède.

Subitement les chiens se sont mis à hurler à l'orée du bosquet. Les branches d'un arbre ont remué et un faisan s'est envolé sur ma droite dans un battement d'ailes. Je me suis dressé, j'ai pointé l'arme et j'ai tiré. L'oiseau a tressailli, est allé s'écraser dans un buisson. « Yes ! » a poussé mon beau-père. Les chiens se sont mis à japper de plus belle et se sont jetés sur la proie. Mon beau-père n'en revenait pas de mon exploit et était tout excité. Moi, je ne disais rien, je ne bougeais pas. J'étais sous le choc. Un des beagles est revenu avec le cadavre ensanglanté d'un faisan dans la gueule.

Je n'ai plus tiré un coup par la suite. J'ai eu d'autres occasions de faire feu, mais je n'ai rien fait. Le vieux jurait et demandait ce qui pouvait bien m'arriver, mais rien n'y faisait. Il a tué lui-même deux faisans, puis a décidé qu'il valait mieux rentrer.

Dans le pick-up, sur le chemin du retour, nous sommes restés sans parler durant un long moment, puis mon beau-père m'a tendu un flacon de métal en me regardant de travers. J'ai pensé qu'il ne m'en voulait pas trop après tout. L'idée de boire du whisky si tôt dans la journée me dégoûtait, mais j'ai quand même pris le flacon. J'avais la bouche en feu, l'estomac tordu. C'était abominable. Mais, dès la seconde gorgée, j'ai éprouvé une sorte d'engourdissement plutôt agréable. Nous avons bu à tour de rôle, jusqu'à vider le flacon. Il me semblait que l'affaire avait un côté fraternel. Surtout, je voulais me soûler la gueule, ne rien ressentir, penser à rien.

Tandis que mon beau-père allait remettre les chiens dans l'enclos, je suis entré dans la maison. Marie, assise

à la table de la cuisine en compagnie de sa mère, a lancé :

— Alors, le chasseur, ça a bien été ?

En voyant ma mine, son sourire a disparu.

— Mais qu'est-ce que tu as ?

J'ai marmonné deux ou trois mots et suis monté à notre chambre pour changer de vêtements. J'ai entendu mon beau-père entrer à son tour et prononcer quelques paroles. Je n'ai eu le temps que de retirer ma veste et ma chemise avant de me précipiter à la salle de bains où j'ai vomì tripes et boyaux. Lorsque j'ai eu fini, Marie m'épongeait le front avec un débarbouillette en me disant :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Mon père m'a raconté en deux mots ce qui s'est passé là-bas. Explique-moi.

J'étais trop mal en point pour répondre quoi que ce soit. Marie m'a aidé à me déshabiller, j'ai pris une douche et me suis couché pour m'endormir presque aussitôt.

Lorsque je me suis réveillé, plus de trois heures plus tard, Marie était assise à mes côtés. Elle m'a souri en me caressant les cheveux.

— Ça va mieux maintenant ?

— Oui. Pas mal... Physiquement ça va. Pour le reste...

— Mais dis-moi donc ce qui s'est passé !

— Bon, d'accord... Comme je te l'ai dit hier, je suis allé à la chasse avec mon père dans le temps. Mais moi-même je n'ai jamais tiré que sur des objets inanimés. Un jour, j'ai vu un écureuil dans un arbre, tout près de moi, et j'ai tiré. L'écureuil a tressailli et s'est précipité dans un tronc d'arbre pourri, où il s'est caché. Je me suis approché de lui sur la pointe des pieds, comme un grand prédateur, et j'ai vu la pauvre bête ensanglantée, les flancs à moitié arrachés, haletante. Je n'ai même pas eu le cœur de l'achever, et j'ai rejoint mon père en pleurant. Je n'ai jamais voulu retourner à la chasse après ça.

— Quel âge avais-tu ?

— Je ne sais trop, onze ou douze ans. Et ce matin, quand j'ai tiré sur le faisan et que je l'ai vu par la suite dans la gueule du chien, l'image de l'écureuil m'est revenue avec une précision incroyable, et je me suis senti aussi mal que lorsque c'est arrivé la première fois. Je sais, c'est con, mais c'était plus fort que moi.

Marie m'a regardé d'une drôle de manière. Jamais elle ne m'avait ainsi dévisagé auparavant. J'avais l'impression qu'elle était déçue.

— Mais pourquoi avoir bu du whisky si tôt le matin, et autant ?

— Je ne sais pas. Je voulais boire avec ton père, pour qu'il m'en veuille moins, je pense. Et même si le goût était infect, sa brûlure me faisait du bien d'une certaine façon. Je voulais m'anesthésier... Je ne sais trop...

Marie est restée silencieuse. Elle a replacé une mèche de ses cheveux d'un geste brusque qui a trahi son impatience ; j'ai éprouvé une espèce de malaise.

— Mais dis-moi, ai-je ajouté, qu'est-ce que tes parents vont penser de moi maintenant ? J'ai honte, tu sais. D'avoir trop bu, d'avoir été malade, d'avoir déçu ton père. Tu sais, je voudrais pouvoir rester au lit jusqu'à notre départ.

Alors Marie s'est fâchée. Elle s'est redressée vivement et m'a intimé l'ordre, d'une voix méconnaissable, de cesser de pleurnicher, de me lever et de descendre, de faire un homme de moi. Puis elle est allée rejoindre ses parents à la cuisine.

Je suis resté foudroyé pendant quelques instants, puis je me suis levé. Ce jour-là, quelque chose s'est brisé entre Marie et moi, qui jamais n'a pu être réparé.